



Librio

---

Mérimée

---

# COLOMBA

*Texte intégral*

## **D'autres classiques à étudier avec nos dossiers Libro +**

- Balzac, *Le Colonel Chabert*, Libro n° 28  
Barbey d'Aurevilly, *Le Bonheur dans le crime*, Libro n° 196  
Barrie, *Peter Pan*, Libro n° 591  
Collectif, *Le Roi des taupes et sa fille*, Libro n° 1227  
Collectif, *L'habit ne fait pas le moine*, Libro n° 1233  
Collectif, *La Dimension fantastique – 1*, Libro n° 150  
Daudet, *Lettres de mon moulin*, Libro n° 12  
Hugo, *Claude Gueux*, Libro n° 1039  
Hugo, *Le Dernier Jour d'un condamné*, Libro n° 70  
Madame d'Aulnoy, *Le Prince Marcassin*, Libro n° 1226  
Maupassant, *Contes de la bécasse*, Libro n° 1143  
Maupassant, *Le Horla*, Libro n° 1  
Maupassant, *La Parure*, Libro n° 1104  
Maupassant, *Pierre et Jean*, Libro n° 151  
Maupassant, *Un cœur simple*, Libro n° 45  
Maupassant, *Une partie de campagne*, Libro n° 29  
Maupassant, *Une vie*, Libro n° 109  
Mérimée, *La Vénus d'Ille*, Libro n° 236  
Poe, *Le Chat noir*, Libro n° 213  
Racine, *Bérénice*, Libro n° 1072  
Racine, *Britannicus*, Libro n° 390  
Rimbaud, *Le Bateau ivre et autres poèmes*, Libro n° 18  
Rostand, *Cyrano de Bergerac*, Libro n° 116  
Sand, *La Mare au Diable*, Libro n° 78  
Stevenson, *L'Étrange Cas du Dr Jekyll et de Mr Hyde*, Libro n° 113  
Tourgueniev, *Premier amour*, Libro n° 17  
Voltaire, *Candide ou l'Optimisme*, Libro n° 31  
Voltaire, *L'Ingénu*, Libro n° 180  
Zola, *La Mort d'Olivier Bécaille*, Libro n° 42

---

Mérimée

---

# COLOMBA

*Librio*  
[ TEXTE INTÉGRAL ]

Dossier pédagogique établi par Camille Page

Couverture d'Estelle Hocquet © J'ai lu

© E.J.L., 2020, pour le supplément pédagogique

EAN 9782290237601

# SOMMAIRE

Chapitre 1 .....	7
Chapitre 2 .....	13
Chapitre 3 .....	23
Chapitre 4 .....	33
Chapitre 5 .....	39
Chapitre 6 .....	49
Chapitre 7 .....	61
Chapitre 8 .....	67
Chapitre 9 .....	71
Chapitre 10 .....	81
Chapitre 11 .....	87
Chapitre 12 .....	105
Chapitre 13 .....	113
Chapitre 14 .....	121
Chapitre 15 .....	125
Chapitre 16 .....	139
Chapitre 17 .....	149
Chapitre 18 .....	161
Chapitre 19 .....	175
Chapitre 20 .....	191
Chapitre 21 .....	197
<b>Dossier Libro + .....</b>	<b>203</b>
<b>Lexique .....</b>	<b>221</b>



# 1

*Pè far la to vendetta,  
Sta sigur', vasta anche ella.*

«Pour faire ta vendetta,  
Sois-en sûr, il suffira d'elle.»

VOCERO DU NIOLO.

Dans les premiers jours du mois d'octobre 181., le colonel Sir Thomas Nevil, Irlandais, officier distingué de l'armée anglaise, descendit avec sa fille à l'hôtel Beauvau, à Marseille, au retour d'un voyage en Italie. L'admiration continue des  
5 voyageurs enthousiastes a produit une réaction, et, pour se singulariser, beaucoup de *touristes* aujourd'hui prennent pour devise le *nil admirari* d'Horace. C'est à cette classe de voyageurs mécontents qu'appartenait Miss Lydia, fille unique du colonel. *La Transfiguration* lui avait paru médiocre, le Vésuve en éruption  
10 à peine supérieur aux cheminées des usines de Birmingham. En somme, sa grande objection contre l'Italie était que ce pays manquait de couleur locale, de caractère. Explique qui pourra le sens de ces mots, que je comprenais fort bien il y a quelques années, et que je n'entends plus aujourd'hui. D'abord,  
15 Miss Lydia s'était flattée de trouver au-delà des Alpes des choses que personne n'aurait vues avant elle, et dont elle pourrait parler *avec les honnêtes gens*, comme dit M. Jourdain. Mais bientôt, partout devancée par ses compatriotes et désespérant

de rencontrer rien d'inconnu, elle se jeta dans le parti de  
20 l'opposition. Il est bien désagréable, en effet, de ne pouvoir  
parler des merveilles de l'Italie sans que quelqu'un ne vous dise :  
« Vous connaissez sans doute ce Raphaël du palais\*\*\*, à\*\*\*?  
C'est ce qu'il y a de plus beau en Italie. » – Et c'est justement ce  
qu'on a négligé de voir. Comme il est trop long de tout voir,  
25 le plus simple c'est de tout condamner de parti pris.

À l'hôtel Beauvau, Miss Lydia eut un amer désappointement. Elle rapportait un joli croquis de la porte pélasgique\*<sup>1</sup> ou cyclopéenne de Segni, qu'elle croyait oubliée par les dessinateurs. Or, Lady Frances Fenwich, la rencontrant à Marseille, lui montra  
30 son album, où, entre un sonnet et une fleur desséchée, figurait la  
porte en question, enluminée à grand renfort de terre de Sienne. Miss Lydia donna la porte de Segni à sa femme de chambre, et perdit toute estime pour les constructions pélasgiques.

Ces tristes dispositions étaient partagées par le colonel  
35 Nevil, qui, depuis la mort de sa femme, ne voyait les choses  
que par les yeux de Miss Lydia. Pour lui, l'Italie avait le tort  
immense d'avoir ennuyé sa fille, et par conséquent c'était le  
plus ennuyeux pays du monde. Il n'avait rien à dire, il est vrai,  
contre les tableaux et les statues ; mais ce qu'il pouvait assurer,  
40 c'est que la chasse était misérable dans ce pays-là, et qu'il fallait  
faire dix lieues au grand soleil dans la campagne de Rome pour  
tuer quelques méchantes perdrix rouges.

Le lendemain de son arrivée à Marseille, il invita à dîner  
le capitaine Ellis, son ancien adjudant, qui venait de passer six

---

1. Tous les termes suivis d'un astérisque sont définis dans le Lexique en fin d'ouvrage (p. 221).



45 semaines en Corse. Le capitaine raconta fort bien à Miss Lydia  
une histoire de bandits qui avait le mérite de ne ressembler  
nullement aux histoires de voleurs dont on l'avait si souvent  
entretenu sur la route de Rome à Naples. Au dessert, les deux  
hommes, restés seuls avec des bouteilles de vin de Bordeaux,  
50 parlèrent chasse, et le colonel apprit qu'il n'y a pas de pays  
où elle soit plus belle qu'en Corse, plus variée, plus abon-  
dante. « On y voit force sangliers, disait le capitaine Ellis, et il  
faut apprendre à les distinguer des cochons domestiques, qui  
leur ressemblent d'une manière étonnante ; car, en tuant des  
55 cochons, l'on se fait une mauvaise affaire avec leurs gardiens.  
Ils sortent d'un taillis qu'ils nomment *maquis*, armés jusqu'aux  
dents, se font payer leurs bêtes et se moquent de vous. Vous  
avez encore le mouflon, fort étrange animal qu'on ne trouve  
pas ailleurs, fameux gibier, mais difficile. Cerfs, daims, faisans,  
60 perdreaux, jamais on ne pourrait nombrer toutes les espèces  
de gibier qui fourmillent en Corse. Si vous aimez à tirer,  
allez en Corse, colonel ; là, comme disait un de mes hôtes,  
vous pourrez tirer sur tous les gibiers possibles, depuis la grive  
jusqu'à l'homme. »

65 Au thé, le capitaine charma de nouveau Miss Lydia par une  
histoire de vendetta *transversale*<sup>1</sup>, encore plus bizarre que la  
première, et il acheva de l'enthousiasmer pour la Corse en lui  
décrivant l'aspect étrange, sauvage du pays, le caractère original  
de ses habitants, leur hospitalité et leurs mœurs primitives.  
70 Enfin, il mit à ses pieds un joli petit stylet\*, moins remarquable

---

1. C'est la vengeance que l'on fait tomber sur un parent plus ou moins éloigné de l'auteur de l'offense.

par sa forme et sa monture en cuivre que par son origine. Un fameux bandit l'avait cédé au capitaine Ellis, garanti pour s'être enfoncé dans quatre corps humains. Miss Lydia le passa dans sa ceinture, le mit sur sa table de nuit, et le tira deux fois  
75 de son fourreau avant de s'endormir. De son côté, le colonel rêva qu'il tuait un mouflon et que le propriétaire lui en faisait payer le prix, à quoi il consentait volontiers, car c'était un animal très curieux, qui ressemblait à un sanglier, avec des cornes de cerf et une queue de faisán.

80 « Ellis conte qu'il y a une chasse admirable en Corse, dit le colonel, déjeunant tête à tête avec sa fille ; si ce n'était pas si loin, j'aimerais à y passer une quinzaine.

— Eh bien, répondit Miss Lydia, pourquoi n'irions-nous pas en Corse ? Pendant que vous chasseriez, je dessinerais ; je  
85 serais charmée d'avoir dans mon album la grotte dont parlait le capitaine Ellis, où Bonaparte allait étudier quand il était enfant. »

C'était peut-être la première fois qu'un désir manifesté par le colonel eût obtenu l'approbation de sa fille. Enchanté de  
90 cette rencontre inattendue, il eut pourtant le bon sens de faire quelques objections pour irriter l'heureux caprice de Miss Lydia. En vain il parla de la sauvagerie du pays et de la difficulté pour une femme d'y voyager : elle ne craignait rien ; elle aimait par-dessus tout à voyager à cheval ; elle se faisait  
95 une fête de coucher au bivouac\* ; elle menaçait d'aller en Asie Mineure. Bref, elle avait réponse à tout, car jamais Anglaise n'avait été en Corse ; donc elle devait y aller. Et quel bonheur, de retour dans Saint-James' Place, de montrer son album !  
« Pourquoi donc, ma chère, passez-vous ce charmant dessin ?

100 – Oh! ce n'est rien. C'est un croquis que j'ai fait d'après un fameux bandit corse qui nous a servi de guide. – Comment! vous avez été en Corse?... »

Les bateaux à vapeur n'existant point encore entre la France et la Corse, on s'enquit d'un navire en partance pour l'île que  
105 Miss Lydia se proposait de découvrir. Dès le jour même, le colonel écrivait à Paris pour décommander l'appartement qui devait le recevoir, et fit marché avec le patron d'une goélette\* corse qui allait faire voile pour Ajaccio. Il y avait deux chambres telles quelles. On embarqua des provisions; le patron jura qu'un  
110 vieux sien matelot était un cuisinier estimable et n'avait pas son pareil pour la bouillabaisse\*; il promit que mademoiselle serait convenablement, qu'elle aurait bon vent, belle mer.

En outre, d'après les volontés de sa fille, le colonel stipula que le capitaine ne prendrait aucun passager, et qu'il s'arran-  
115 gerait pour raser les côtes de l'île de façon qu'on pût jouir de la vue des montagnes.



## 2

Au jour fixé pour le départ, tout était emballé, embarqué dès le matin : la goélette devait partir avec la brise du soir. En attendant, le colonel se promenait avec sa fille sur la Canebière, lorsque le patron l'aborda pour lui demander la permission  
5 de prendre à son bord un de ses parents, c'est-à-dire le petit-cousin du parrain de son fils aîné, lequel retournant en Corse, son pays natal, pour affaires pressantes, ne pouvait trouver de navire pour le passer.

« C'est un charmant garçon, ajouta le capitaine Matei, militaire, officier aux chasseurs à pied de la garde, et qui serait déjà  
10 colonel si l'Autre était encore empereur.

— Puisque c'est un militaire », dit le colonel... il allait ajouter : « Je consens volontiers à ce qu'il vienne avec nous... » mais Miss Lydia s'écria en anglais :

15 « Un officier d'infanterie !... (son père ayant servi dans la cavalerie, elle avait du mépris pour toute autre arme)... un homme sans éducation peut-être, qui aura le mal de mer, et qui nous gâtera tout le plaisir de la traversée ! »

Le patron n'entendait pas un mot d'anglais, mais il parut  
20 comprendre ce que disait Miss Lydia à la petite moue de sa jolie bouche, et il commença un éloge en trois points de son parent, qu'il termina en assurant que c'était un homme très comme il faut, d'une famille de *caporaux*, et qu'il ne gênerait en rien monsieur le colonel, car lui, patron, se chargeait

25 de le loger dans un coin où l'on ne s'apercevrait pas de sa présence.

Le colonel et Miss Nevil trouvèrent singulier qu'il y eût en Corse des familles où l'on fût ainsi caporal de père en fils ; mais, comme ils pensaient pieusement qu'il s'agissait d'un  
30 caporal d'infanterie, ils conclurent que c'était quelque pauvre diable que le patron voulait emmener par charité. S'il se fût agi d'un officier, on eût été obligé de lui parler, de vivre avec lui ; mais, avec un caporal, il n'y a pas à se gêner, et c'est un être sans conséquence, lorsque son escouade\* n'est pas là,  
35 baïonnette au bout du fusil, pour vous mener où vous n'avez pas envie d'aller.

« Votre parent a-t-il le mal de mer ? demanda Miss Nevil d'un ton sec.

— Jamais, mademoiselle ; le cœur ferme comme un roc,  
40 sur mer comme sur terre.

— Eh bien, vous pouvez l'emmener, dit-elle.

— Vous pouvez l'emmener », répéta le colonel, et ils continuèrent leur promenade.

Vers cinq heures du soir, le capitaine Matei vint les chercher pour monter à bord de la goélette. Sur le port, près de la  
45 yole du capitaine, ils trouvèrent un grand jeune homme vêtu d'une redingote bleue boutonnée jusqu'au menton, le teint basané, les yeux noirs, vifs, bien fendus, l'air franc et spirituel. À la manière dont il effaçait les épaules, à sa petite moustache  
50 frisée, on reconnaissait facilement un militaire ; car, à cette époque, les moustaches ne couraient pas les rues, et la garde nationale n'avait pas encore introduit dans toutes les familles la tenue avec les habitudes de corps de garde.

Le jeune homme ôta sa casquette en voyant le colonel, et  
55 le remercia sans embarras et en bons termes du service qu'il  
lui rendait.

« Charmé de vous être utile, mon garçon », dit le colonel  
en lui faisant un signe de tête amical.

Et il entra dans la yole.

60 « Il est sans gêne, votre Anglais », dit tout bas en italien le  
jeune homme au patron.

Celui-ci plaça son index sous son œil gauche et abaissa les  
deux coins de la bouche. Pour qui comprend le langage des  
65 signes, cela voulait dire que l'Anglais entendait l'italien et que  
c'était un homme bizarre. Le jeune homme sourit légèrement,  
toucha son front en réponse au signe de Matei, comme pour  
lui dire que tous les Anglais avaient quelque chose de travers  
dans la tête, puis il s'assit auprès du patron, et considéra avec  
beaucoup d'attention, mais sans impertinence, sa jolie com-  
70 pagne de voyage.

« Ils ont bonne tournure, ces soldats français, dit le colonel  
à sa fille en anglais ; aussi en fait-on facilement des officiers. »

Puis, s'adressant en français au jeune homme :

« Dites-moi, mon brave, dans quel régiment avez-vous  
75 servi ? »

Celui-ci donna un léger coup de coude au père du fil-  
leul de son petit-cousin, et, comprimant un sourire ironique,  
répondit qu'il avait été dans les chasseurs à pied de la garde,  
et que présentement il sortait du 7<sup>e</sup> léger.

80 « Est-ce que vous avez été à Waterloo ? Vous êtes bien  
jeune.

— Pardon, mon colonel ; c'est ma seule campagne.

— Elle compte double », dit le colonel.

Le jeune Corse se mordit les lèvres.

85 « Papa, dit Miss Lydia en anglais, demandez-lui donc si les  
Corses aiment beaucoup leur Bonaparte ? »

Avant que le colonel eût traduit la question en français, le  
jeune homme répondit en assez bon anglais, quoique avec un  
accent prononcé :

90 « Vous savez, mademoiselle, que nul n'est prophète en son  
pays. Nous autres, compatriotes de Napoléon, nous l'aimons  
peut-être moins que les Français. Quant à moi, bien que ma  
famille ait été autrefois l'ennemie de la sienne, je l'aime et  
l'admire.

95 — Vous parlez anglais ! s'écria le colonel.

— Fort mal, comme vous pouvez vous en apercevoir. »

Bien qu'un peu choquée de son ton dégagé, Miss Lydia ne  
put s'empêcher de rire en pensant à une inimitié personnelle  
entre un caporal et un empereur. Ce lui fut comme un avant-  
100 goût des singularités de la Corse, et elle se promit de noter le  
trait sur son journal.

« Peut-être avez-vous été prisonnier en Angleterre ? demanda  
le colonel.

— Non, mon colonel, j'ai appris l'anglais en France, tout  
105 jeune, d'un prisonnier de votre nation. »

Puis, s'adressant à Miss Nevil :

« Matei m'a dit que vous reveniez d'Italie. Vous parlez sans  
doute le pur toscan, mademoiselle ; vous serez un peu embar-  
rassée, je le crains, pour comprendre notre patois.

110 — Ma fille entend tous les patois italiens, répondit le colo-  
nel ; elle a le don des langues. Ce n'est pas comme moi.



— Mademoiselle comprendrait-elle, par exemple, ces vers d'une de nos chansons corses? C'est un berger qui dit à une bergère :

« *S'entrassi 'ndru Paradisu santu, santu,  
E nun truvassi a tia, mi n'esciria*<sup>1</sup>. »

116 Miss Lydia comprit, et trouvant la citation audacieuse et plus encore le regard qui l'accompagnait, elle répondit en rougissant : « *Capisco*. »

« Et vous retournez dans votre pays en semestre ? demanda le colonel.

121 — Non, mon colonel. Ils m'ont mis en demi-solde probablement parce que j'ai été à Waterloo et que je suis compatriote de Napoléon. Je retourne chez moi, léger d'espoir, léger d'argent, comme dit la chanson. »

Et il soupira en regardant le ciel.

126 Le colonel mit la main à sa poche, et retournant entre ses doigts une pièce d'or, il cherchait une phrase pour la glisser poliment dans la main de son ennemi malheureux.

131 « Et moi aussi, dit-il, d'un ton de bonne humeur, on m'a mis en demi-solde ; mais... avec votre demi-solde vous n'avez pas de quoi vous acheter du tabac. Tenez, caporal. »

Et il essaya de faire entrer la pièce d'or dans la main fermée que le jeune homme appuyait sur le rebord de la yole.

136 Le jeune Corse rougit, se redressa, se mordit les lèvres, et paraissait disposé à répondre avec emportement, quand tout à coup, changeant d'expression, il éclata de rire. Le colonel, sa pièce à la main, demeurait tout ébahi.

---

1. « Si j'entrais dans le paradis saint, saint, et si je ne t'y trouvais pas, j'en sortirais. » (*Serenata di Zicavo*.)

« Colonel, dit le jeune homme reprenant son sérieux, permettez-moi de vous donner deux avis : le premier, c'est de ne jamais offrir de l'argent à un Corse, car il y a de mes compatriotes assez impolis pour vous le jeter à la tête ; le second, c'est de ne pas donner aux gens des titres qu'ils ne réclament point. Vous m'appelez caporal et je suis lieutenant. Sans doute, la différence n'est pas bien grande, mais...

— Lieutenant ! s'écria Sir Thomas, lieutenant ! mais le patron m'a dit que vous étiez caporal, ainsi que votre père et tous les hommes de votre famille. »

À ces mots le jeune homme, se laissant aller à la renverse, se mit à rire de plus belle et de si bonne grâce, que le patron et ses deux matelots éclatèrent en chœur.

« Pardon, colonel, dit enfin le jeune homme ; mais le qui-proquo est admirable, je ne l'ai compris qu'à l'instant. En effet, ma famille se glorifie de compter des caporaux parmi ses ancêtres ; mais nos caporaux corses n'ont jamais eu de galons sur leurs habits. Vers l'an de grâce 1100, quelques communes, s'étant révoltées contre la tyrannie des seigneurs montagnards, se choisirent des chefs qu'elles nommèrent *caporaux*. Dans notre île, nous tenons à l'honneur de descendre de ces espèces de tribuns\*.

— Pardon, monsieur ! s'écria le colonel, mille fois pardon. Puisque vous comprenez la cause de ma méprise, j'espère que vous voudrez bien l'excuser. »

Et il lui tendit la main.

« C'est la juste punition de mon petit orgueil, colonel, dit le jeune homme riant toujours et serrant cordialement la main de l'Anglais ; je ne vous en veux pas le moins du monde. Puisque

mon ami Matei m'a si mal présenté, permettez-moi de me présenter moi-même : je m'appelle Orso della Rebbia, lieutenant en demi-solde, et, si, comme je le présume en voyant ces deux beaux chiens, vous venez en Corse pour chasser, je serai  
171 très flatté de vous faire les honneurs de nos maquis et de nos montagnes... si toutefois je ne les ai pas oubliés», ajouta-t-il en soupirant.

En ce moment la yole touchait la goélette. Le lieutenant offrit la main à Miss Lydia, puis aida le colonel à se guinder\* sur le  
176 pont. Là, Sir Thomas, toujours fort penaud de sa méprise, et ne sachant comment faire oublier son impertinence à un homme qui datait de l'an 1100, sans attendre l'assentiment de sa fille, le pria à souper en lui renouvelant ses excuses et ses poignées de main. Miss Lydia fronçait bien un peu le sourcil, mais, après  
181 tout, elle n'était pas fâchée de savoir ce que c'était qu'un caporal ; son hôte ne lui avait pas déplu, elle commençait même à lui trouver un certain je ne sais quoi aristocratique ; seulement il avait l'air trop franc et trop gai pour un héros de roman.

« Lieutenant della Rebbia, dit le colonel en le saluant à  
186 la manière anglaise, un verre de vin de Madère à la main, j'ai vu en Espagne beaucoup de vos compatriotes : c'était de la fameuse infanterie en tirailleurs.

— Oui, beaucoup sont restés en Espagne, dit le jeune lieutenant d'un air sérieux.

191 — Je n'oublierai jamais la conduite d'un bataillon corse à la bataille de Vittoria, poursuivit le colonel. Il doit m'en souvenir, ajouta-t-il, en se frottant la poitrine. Toute la journée ils avaient été en tirailleurs dans les jardins, derrière les haies, et nous avaient tué je ne sais combien d'hommes et

196 de chevaux. La retraite décidée, ils se rallièrent et se mirent  
à filer grand train. En plaine, nous espérions prendre notre  
revanche, mais mes drôles... excusez, lieutenant, – ces braves  
gens, dis-je, s'étaient formés en carré, et il n'y avait pas moyen  
de les rompre. Au milieu du carré, je crois le voir encore, il  
201 y avait un officier monté sur un petit cheval noir; il se tenait  
à côté de l'aigle, fumant son cigare comme s'il eût été au café.  
Parfois, comme pour nous braver, leur musique nous jouait des  
fanfares... Je lance sur eux mes deux premiers escadrons\*...  
Bah! au lieu de mordre sur le front du carré, voilà mes dragons\*  
206 qui passent à côté, puis font demi-tour, et reviennent fort en  
désordre et plus d'un cheval sans maître... et toujours la diable  
de musique! Quand la fumée qui enveloppait le bataillon se  
dissipa, je revis l'officier à côté de l'aigle, fumant encore son  
cigare. Enragé, je me mis moi-même à la tête d'une dernière  
211 charge. Leurs fusils, crassés à force de tirer, ne portaient plus,  
mais les soldats étaient formés sur six rangs, la baïonnette au  
nez des chevaux, on eût dit un mur. Je criais, j'exhortais mes  
dragons, je serrais la botte pour faire avancer mon cheval  
quand l'officier dont je vous parlais, ôtant enfin son cigare,  
216 me montra de la main à un de ses hommes. J'entendis quelque  
chose comme : *Al capello bianco!* J'avais un plumet blanc. Je n'en  
entendis pas davantage, car une balle me traversa la poitrine.  
– C'était un beau bataillon, monsieur della Rebbia, le premier  
du 18<sup>e</sup> léger, tous Corses, à ce qu'on me dit depuis.

221 — Oui, dit Orso dont les yeux brillaient pendant ce récit,  
ils soutinrent la retraite et rapportèrent leur aigle; mais les  
deux tiers de ces braves gens dorment aujourd'hui dans la  
plaine de Vittoria.

— Et par hasard ! sauriez-vous le nom de l'officier qui les  
226 commandait ?

— C'était mon père. Il était alors major au 18<sup>e</sup>, et fut fait colonel pour sa conduite dans cette triste journée.

— Votre père ! Par ma foi, c'était un brave ! J'aurais du plaisir à le revoir, et je le reconnaîtrais, j'en suis sûr. Vit-il  
231 encore ?

— Non, colonel, dit le jeune homme pâlisant légèrement.

— Était-il à Waterloo ?

— Oui, colonel, mais il n'a pas eu le bonheur de tomber sur un champ de bataille... Il est mort en Corse... il y a deux  
236 ans... Mon Dieu ! que cette mer est belle ! il y a dix ans que je n'ai vu la Méditerranée.

« Ne trouvez-vous pas la Méditerranée plus belle que l'Océan, mademoiselle ?

— Je la trouve trop bleue... et les vagues manquent de  
241 grandeur.

— Vous aimez la beauté sauvage, mademoiselle ? À ce compte, je crois que la Corse vous plaira.

— Ma fille, dit le colonel, aime tout ce qui est extraordinaire ; c'est pourquoi l'Italie ne lui a guère plu.

— Je ne connais de l'Italie, dit Orso, que Pise, où j'ai  
246 passé quelque temps au collège ; mais je ne puis penser sans admiration au Campo-Santo, au Dôme, à la Tour penchée... au Campo-Santo surtout. Vous vous rappelez *la Mort*, d'Orcagna... Je crois que je pourrais la dessiner, tant elle est  
251 restée gravée dans ma mémoire. »

Miss Lydia craignit que monsieur le lieutenant ne s'engageât dans une tirade d'enthousiasme.

« C'est très joli, dit-elle en bâillant. Pardon, mon père, j'ai un peu mal à la tête, je vais descendre dans ma chambre. »

256 Elle baisa son père sur le front, fit un signe de tête majestueux à Orso et disparut. Les deux hommes causèrent alors chasse et guerre.

Ils apprirent qu'à Waterloo ils étaient en face l'un de l'autre, et qu'ils avaient dû échanger bien des balles. Leur bonne intelligence en redoubla. Tour à tour ils critiquèrent Napoléon, 261 Wellington et Blücher, puis ils chassèrent ensemble le daim, le sanglier et le mouflon. Enfin, la nuit étant déjà très avancée, et la dernière bouteille de bordeaux finie, le colonel serra de nouveau la main au lieutenant et lui souhaita le bonsoir, en 266 exprimant l'espoir de cultiver une connaissance commencée d'une façon si ridicule. Ils se séparèrent, et chacun fut se coucher.

### 3

La nuit était belle, la lune se jouait sur les flots, le navire voguait doucement au gré d'une brise légère, Miss Lydia n'avait point envie de dormir, et ce n'était que la présence d'un profane qui l'avait empêchée de goûter ces émotions qu'en mer  
5 et par un clair de lune tout être humain éprouve quand il a deux grains de poésie dans le cœur. Lorsqu'elle jugea que le jeune lieutenant dormait sur les deux oreilles, comme un être prosaïque qu'il était, elle se leva, prit une pelisse\*, éveilla sa femme de chambre et monta sur le pont. Il n'y avait per-  
10 sonne qu'un matelot au gouvernail, lequel chantait une espèce de complainte dans le dialecte corse, sur un air sauvage et monotone. Dans le calme de la nuit, cette musique étrange avait son charme. Malheureusement Miss Lydia ne comprenait pas parfaitement ce que chantait le matelot. Au milieu  
15 de beaucoup de lieux communs, un vers énergique excitait vivement sa curiosité, mais bientôt, au plus beau moment, arrivaient quelques mots de patois dont le sens lui échappait. Elle comprit pourtant qu'il était question d'un meurtre. Des imprécations contre les assassins, des menaces de vengeance,  
20 l'éloge du mort, tout cela était confondu pêle-mêle. Elle retint quelques vers ; je vais essayer de les traduire :

« — Ni les canons, ni les baïonnettes — n'ont fait pâlir son front, — serein sur un champ de bataille — comme un ciel d'été. — Il était le faucon ami de l'aigle, — miel des sables pour ses amis,